

PRIX DE L'ABONNEMENT
payable d'avance.Lyon, 90 fr. pour l'année.
— 44 pour 6 mois.
— 6 pour 3 mois.
Département du Rhône, 50 fr.
Hors du département, 60 fr.
L'année, et dans les théâtres,
90 c. par numéro.

L'ARTISTE

en province,

(ENTR' ACTE LYONNAIS),

JOURNAL DES THÉÂTRES, DE LA LITTÉRATURE ET DES BEAUX-ARTS,

Avec Portraits et Dessins lithographiés par les premiers Artistes, Musique de piano et Romances composées pour le Journal, et délivrés gratuitement aux Abonnés.

On s'abonne, à Lyon, au Bureau du Journal, rue de la Préfecture, 6; — chez Gourdon, libraire, rue Lafont, 4; — chez Louis Perrin, imprimeur, rue d'Amboise, 6; — et chez Chevalier et Dizier, place de l'Herberie.

Les abonnements et les insertions sont reçus, à Paris, à l'Office-Correspondance de Auguste de Vigny, place de la Bourse, 5; dans les départements, chez tous les directeurs des Postes. — Affranchir les lettres et les annonces.

Les avis et les réclamations doivent être adressés à Lyon, au Bureau central, rue de la Préfecture, 6. — Prix des annonces, 25 c. la ligne. — On traite de gré à gré pour les annonces d'une certaine étendue.

GRAND-THÉÂTRE.

La Compagnie italienne. — *Lucrezia Borgia*.

Le n'aime pas en général à jeter sur le théâtre un coup d'œil rétrospectif. Le théâtre vit d'actualités : d'ailleurs il y a de ces souvenirs sur lesquels on peut ne pas insister. Quand je rappellerais que depuis le premier jour jusqu'à celui-ci le succès a fait défaut aux représentations de la compagnie italienne, je ne changerais pas les choses, et tout ce que je peux me permettre aujourd'hui, c'est de douter que l'opéra nouveau réalise jamais ce succès.

Lucrezia Borgia est, de tous les opéras de Donizetti, l'un des plus faibles sans contredit; ce qui n'a pas empêché le Théâtre-Italien de Paris d'en fatiguer la mémoire des grands artistes qu'il possède, pas plus tard que l'hiver dernier, et cela sept ans au moins après la fabrication de l'œuvre. Je dis fabrication, le terme est *propre*, et ne veut pas être pris au *figuré*. On ne compose pas de la musique pareille, on la fabrique. L'impresario qui en Italie ouvre une campagne théâtrale, et qui a engagé chanteurs, cantatrices, figurants, orchestre, souffleur et compositeur, demande à son maestro un opéra nouveau, et l'opéra est livré au jour, à l'heure dite, absolument comme un tailleur pourrait le faire d'un habit: c'est que je ne connais pas de comparaison assez triviale pour rendre tout le mépris que m'inspire le gaspillage des plus heureuses facultés. L'homme qui a écrit *Anne de Boulen*, *Lucie de Lammermoor*, *Bélisaire*, a été impardonnable toutes les fois qu'il a pu livrer au métier les produits d'une imagination fraîche, riche et féconde, et malheureusement pour l'art, ce métier-là est actif et infatigable. Donizetti écrit avec profusion.

Je serais bien en peine s'il me fallait entrer dans les détails d'une analyse minutieuse. Cette musique de *Lucrèce Borgia* ne s'analyse pas; le compositeur y est resté constamment au-dessous du libretto, lequel est la reproduction à peu près littérale du grand drame de Victor Hugo; il a écrit pour écrire, sans s'inquiéter de la vraisemblance et du sens commun; il a cousu ensemble une multitude d'idées incomplètes, soit les siennes propres, soit les idées d'autrui, témoin le chœur du deuxième acte dont les premières mesures appartiennent à la *Juive*: il y a de tout un peu, de l'originalité nulle part, et je ne pourrais guère citer qu'un duo qui termine le trio du premier acte, lequel duo a de l'énergie, et fait plaisir à entendre au milieu d'un déluge de banalités.

Ce n'est point avec des œuvres pareilles que les artistes de la compagnie italienne pourront ramener au Grand-Théâtre le public qui semble éviter leurs représentations. *I Capuleti*, *Marino Faliero*, *Lucrezio Borgia* sont des choix ingrats qu'il fallait écarter avec soin. Je sais bien que tout cela se chante plus facilement que la *Gazza gadra*, *il Barbier*, *la Cenerentola*, *don Giovanni*, et autres chefs-d'œuvre; mais j'ai toujours pensé qu'on engageait une troupe italienne à Lyon, sinon pour s'amuser à faire de l'art, du moins pour faire de l'argent. Faites-en donc, messieurs les Italiens, et arrivons, si c'est possible, à la partie sérieuse de votre répertoire qui renferme la presque totalité des ouvrages de Rossini, sans compter Cimarosa, et autres grands maîtres.

Dans un théâtre comme le Théâtre-Italien de Paris, qui a un fonds de répertoire lequel repose tout entier sur des chefs-d'œuvre, les admirables chanteurs qui leur servent d'interprètes peuvent se permettre à la rigueur le plaisir de faire valoir des ouvrages indignes de leur talent; mais il ne peut pas en être ainsi en province. A tort ou à raison, on y est imbu de ce principe que l'école italienne est la véritable école de chant, que l'Italie enfin est la patrie des chanteurs, quo là seulement on sait chanter. Les traductions que M. Castil Blaze a eu

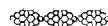
l'habileté de faire des opéras italiens ont, il faut bien le dire, puissamment contribué en France à l'émancipation musicale, et aujourd'hui que l'Académie de musique est veuve de nouveautés, aujourd'hui que l'Opéra-Comique donne à peine une œuvre passable sur dix qui y sont représentées, on a dû se rejeter en province sur les traductions nouvelles qui ne manquent pas, Dieu merci! Done, pour que des chanteurs italiens, à Lyon surtout, soient goûtés et appréciés, il est indispensable qu'ils soient, sinon meilleurs, du moins de même force que nos artistes français, et que de plus ils nous fassent entendre les premières œuvres des grands maîtres dont nous sommes privés en temps ordinaire, et que l'on écouterait avec la plus vive satisfaction le cas échéant.

Au lieu de cela, qu'avons-nous? Des déceptions ou à peu près, un répertoire pâle et décoloré, et des chanteurs médiocres. Les deux conditions indispensables de réussite ne sont pas remplies, et le public fait défaut. Ce n'est pas l'opéra italien que je repousse pour mon compte, c'est la valeur réelle des ouvrages que je vais entendre et la manière dont ils sont chantés, voilà tout.

Dans *Lucrèce Borgia*, les deux principaux rôles sont confiés à Mad. Arménia et à M. Ferrari Stella. La voix de ce ténor est sèche, sans expression, d'un timbre douteux, et demande beaucoup de modération dans l'émission, sous peine de se briser sans résultat. M. Ferrari est, dit-on, un excellent musicien, et cependant il chante rarement juste. Mad. Arménia a de belles qualités; les notes basses sont bonnes, le médium a de la sonorité; à côté de cela, beaucoup d'énergie, de la chaleur, de l'entraînement. Il y a du feu sacré chez cette dame, qui ne sait pas se ménager, et qui chante avec toute son âme; mais le tremolo vocal dont elle abuse tant la perdra. Un tremolo n'est pas autre chose qu'un mouvement plus ou moins rapide sur une note donnée, et Mad. Arménia n'émet pas un son qui ne soit mouvementé. Y a-t-il là faiblesse du larynx, vice d'organisation, ou mauvaise méthode? je ne sais, mais ce dont je suis sûr, c'est que ce défaut capital enlève au chant toute son expression: ne me parlez plus de style, de sentiment, de nuances, je n'entends que des notes dont pas une n'est soutenue, n'est posée, n'est égale... je n'entends que les dissonances que cette cadence à l'état chronique forme avec les instruments chargés d'accompagner le chant. Défaut terrible et d'autant plus fâcheux pour Mad. Arménia, qu'il y a chez cette cantatrice une organisation puissante et des moyens physiques plus que suffisants.

On va donner *l'Elisire d'amore*: pour eux, et pour nous, nous faisons des vœux sincères afin que les artistes italiens ne s'éloignent pas d'ici sans prendre une revanche qu'ils devraient avoir à cœur de remporter.

E. L.....r.



THÉÂTRE DES CÉLESTINS.



L'occasion des débuts, un littérateur de notre ville se faisait dernièrement l'apôtre de la nouveauté: c'était, nous le disait-il lui-même, sacrifier au dieu du jour; et vraiment il eût été difficile de le faire avec plus d'esprit. Mais ces théories spécieuses et brillantes ne sont-elles pas quelque peu hasardées? De ce que, dans un sentiment de malaise et de doute, notre époque poursuit aujourd'hui l'inconnu, les réformes, suit-il de là que toute chose doit gagner à être renouvelée? A force d'obéir aux modes capricieuses, le Français est venu au point de dépouiller grandeur, richesse et dignité, pour s'emprisonner dans des vêtements étroits et mesquins. Eh bien! l'artiste est le vêtement, le manteau, la parlante physionomie de

l'ouvrage scénique ; tous deux sont nécessaires l'un à l'autre pour se produire en public. Si la draperie est ample, riche et docile, si la parole est éloquente et vraie, l'ouvrage, cette image de l'art, l'ouvrage sera compris et admiré, il s'animera, il vivra de sa vie. Changer l'artiste, c'est donc mettre en question l'existence de l'œuvre ; et les directeurs doivent sentir tout ce qu'il faut apporter de réflexion et de ménagement dans ces sortes d'essais. Quelquefois la tentative sera heureuse, mais le plus souvent aussi elle échouera, ou du moins la transformation sera lente à s'opérer ; les répertoires seront démontés pendant un temps assez long, et pour un avenir incertain l'on immolera un présent productif. Mais, dit-on, les directions devront veiller à ce que les débutants aient un talent égal à celui des artistes changés. Ce conseil est facile ; il n'en est pas ainsi de l'exécution. Qui pourra garantir ce mérite égal ? Le talent, quoi qu'on dise, ne court pas les rues ; beaucoup se vantent de l'avoir, et bien peu le possèdent. Ne faudra-t-il pas ensuite faire la part du caprice que le public apporte dans ses sympathies ?

Ceci, d'ailleurs, ne change rien à la question de l'interruption des spectacles, nécessitée par les débuts. Prenons un exemple dans notre théâtre des Célestins : il est en ce moment un ouvrage qui, pour la caisse directoriale, joue le rôle salutaire de la pierre philosophale ; vous avez deviné, la *Grâce de Dieu*. Lyon tout entier veut écouter avec le cœur Mad. Thibaut, et lui répondre avec des larmes. Eh bien ! supposez que l'on ait eu la malheureuse idée de laisser partir cette admirable artiste, pour courir les chances de la *nouveauté*, Mad. Thibaut eût emporté sous ses couronnes le rôle de la *nouvelle Fanchon*. Les ouvrages peuvent bien être repris, mais le mot de reprise exclut à lui seul l'idée de *nouveauté* : et puis il est permis de succéder à certains artistes, les remplacer est impossible.

Si donc la direction mérite d'être félicitée, c'est pour ne point avoir dépeuplé son théâtre des Célestins : les relâches répétées que notre Grand-Théâtre se voit forcé de faire doivent, à eux seuls, nous guérir du désir de la nouveauté.

Nous pourrions ajouter mille arguments ; que l'on nous permette seulement une preuve nouvelle à l'appui de notre thèse : M. Leroy n'est pas un artiste nouveau pour notre scène, et cependant lorsque, après une longue et douloureuse maladie, ce jeune artiste a fait dimanche sa rentrée dans le *Mauvais sujet*, d'unanimes applaudissements ont salué son retour. D'où vient cela ? De ce que le jeu naturel et fin d'un acteur paraît toujours neuf, même dans les ouvrages vieillis. Dans le *Mauvais sujet*, MM. Ambroise, Célicourt et Henri ont partagé le succès de leur jeune collègue, et M. Leroy a dû comprendre que Lyon savait apprécier le talent et les beaux caractères.

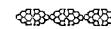
Sous le rapport des débuts, nous avons à noter un singulier contraste d'heure et de malheur, de faveur et de sévérité. Mlle Escot, jeune artiste, paraît pour la première fois sur notre théâtre ; à peine ouverte-t-elle la bouche, et déjà de nombreux sifflets, s'acharnant à sa poursuite, l'accompagnent jusqu'à la fin de la représentation. Ces sifflets avaient-ils tort ou raison ? Pour le fond, je pense qu'ils étaient justes ; pour la forme, ils avaient certainement tort. La voix faible et voilée de Mlle Escot ne permet point à cette actrice d'aborder notre scène trop spacieuse, et les dimensions plus avantageuses d'une autre scène lui assureront sans doute des succès. Mais nous le demandons, en fait de théâtre, la civilisation est-elle donc si peu avancée parmi quelques Lyonnais, qu'ils se croient possible de condamner, de paralyser un artiste à la première vue, à la première audition ? Pareils procédés sont inconvenants autant qu'injustes : celui qui veut juger un athlète ne lui lègue point les bras avant la lutte.

Cependant l'on aurait mauvaise grâce à se plaindre des rigueurs lyonnaises vis-à-vis des débutantes : voyez comme les spectateurs des Célestins courent au-devant de M^{me} Minié ; voyez comme ils la prennent par la main pour la faire marcher sur des fleurs. Cette actrice n'a pas eu trois débuts, mais bien trois triomphes, trois de ces ovations que la prudence réserve habituellement aux artistes qui ont bien et longtemps mérité de la sympathie publique. Nous avons dit, dans notre dernier numéro, ce que nous pensions de ces admirations trop vives et trop précoce : Dieu garde à M^{me} Minié une pluie de fleurs, toute l'année durant ! Quoi qu'il en soit, M^{me} Minié a fait son deuxième début dans les *Premières armes de Richelieu*, et nous l'y avons trouvée spirituelle, alerte et belle : le rôle qu'elle a choisi dans la *Chanoinesses* nous eût semblé trop peu important pour un troisième début, si déjà l'admission de la débutante n'eût été assurée ; ce rôle, du reste, ne nous a point paru très favorable à M^{me} Minié ; l'artiste y a bien toujours son assurance et sa finesse, mais la dose d'espèglerie est trop forte. Les ingénues de M. Scribe ont en général beaucoup d'expérience des plus intimes mystères de la vie, et, bien loin de chercher à mettre en relief cette science de l'*inconnu* pour elles, on préférerait les voir voiler cette légèreté de la parole par la modestie du regard, par l'embarras des poses, par la pudeur de la vierge. Nous n'insisterons pas davantage. M^{me} Minié fait maintenant partie du personnel de notre théâtre, nous l'en félicitons, et le public s'en réjouit d'avance.

Il nous reste à parler de M. Mortreuil : ses deux premiers débuts avaient été heureux, le troisième n'a pas été libre ; on ne peut même pas dire qu'il ait eu lieu. Par un de ces brusques changements que rien n'annonçait, mais avec lesquels la jeunesse de nos théâtres nous a depuis quelques années familiarisés, l'acteur, applaudi à la fin de son second début, s'est vu saluer par un groupe de siffleurs opiniâtres, *dès son entrée en scène* pour la troisième épreuve. Deux partis bien tranchés se sont

formés à la suite de cette escarmouche qui avait tout le caractère d'une surprise ; l'irritation a gagné les esprits, les menaces se sont échangées, et dans les premières galeries, l'opposition, grandissant en haine des insultes d'un parterre furieux, est retombée de tout son poids sur la tête du débutant. L'artiste, le régisseur, le commissaire de police, les siffleurs ont longtemps essayé de parler, sans parvenir à se faire entendre : la toile s'est baissée et relevée ; M. Mortreuil a été lentement torturé, et le scandale a pris la place du *plastron*. Mettez Arnal lui-même dans une semblable position, fermez-lui tout d'abord la bouche avec des sifflets ; poursuivez-le plus tard d'applaudissements ironiques, d'observations insultantes ; veillez à lui faire manquer tous les mots heureux, toutes les parties saillantes de son rôle, et vous verrez si le prince des bouffons, découragé, accablé, aura la force d'être comique. Nous nous sommes confirmés jeudi dans cette opinion, que la justice dans les théâtres de Lyon ne s'applique plus comme partout ailleurs. Le troisième début a-t-il donc perdu son caractère d'épreuve, et la condition essentielle d'une épreuve n'est-elle pas d'être complètement libre, au moins dans la première moitié ? Pauvre Lyon ! qu'a-t-on fait de ta réputation de délicatesse et d'équité ? Nous persistons dans l'opinion émise, dimanche, sur M. Mortreuil : avec de nombreuses qualités, cet artiste a quelques défauts susceptibles d'être promptement corrigés. Sa mission n'est pas de remplir la généralité de l'emploi de Breton, mais bien seulement les *jeunes comiques*. Il a eu le temps d'aborder des rôles d'Arnal qui ne doivent pas rester dans son emploi : le courage est quelquefois utile dans les débuts, mais souvent aussi le public le paye avec des outrages. Deux mots d'une franche explication de la part de la direction, sur la spécialité de M. Mortreuil, eussent pu prévenir tout le désordre d'un funeste malentendu : on n'attend pas qu'un artiste soit très compromis pour chercher à lui concilier la faveur.

En résumé, les artistes comiques se divisent en deux écoles : les uns, heureusement ou malheureusement doués d'une taille, d'une tourne et d'une voix excentriques, se réfugient dans la charge et se sauvent à force d'esprit grotesque ; les autres, n'étant pas doués d'un physique visant au difforme, tendent au comique par le naturel : c'est à la seconde école que M. Mortreuil s'efforce de s'unir, et quelquefois il y réussit. Que le public fasse un moment abstraction de ses souvenirs, et qu'il décide sur ce débutant.



Le Beau Jour.

Des feux du jour naissant l'horizon se colore ;
Le rossignol prélude à de nouveaux concerts ;
Tout s'anime ; et les fleurs, qui commencent d'éclore,
De leurs premiers parfums ont embaumé les airs.

A l'aspect d'un beau jour, le vieillard sent renaitre
Cette douce gaieté qui bannit les douleurs ;
L'esclave ose sourire en abordant son maître,
Et les infortunés répandent moins de pleurs.

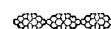
La vierge, dont le front d'espérance rayonne,
De la saison des fleurs bénissant le retour,
Riche de ses présents, va former la couronne
Qui pare l'innocence et qu'effeuille l'amour.

Le mortel, qui n'a point d'ami qui lui réponde,
Croit épouser ses maux en regardant les cieux,
Et sent, lorsqu'un beau jour vient consoler le monde,
Qu'il n'est point oublié dans les bienfaits des dieux.

A l'univers entier leur bonté se révèle,
L'homme voit de leurs dons s'embellir son séjour,
Mais que me font les fleurs de la saison nouvelle,
Les clartés d'un beau ciel et les feux d'un beau jour ?....

Tu m'inondes en vain de tes flots de lumière,
Seul je n'éprouve plus de bonheur à te voir,
Soleil, je t'en conjure, achève ta carrière.....
Pour voler à ses pieds, je n'attends que le soir !

FLORIMOND L....



SIXIÈME CONCERT DU CERCLE MUSICAL.



Boileau, l'auteur de la *Satire sur les bruits de Paris*, vivait encore, je lui conseillerais de venir, pour compléter son tableau, assister à une soirée du Cercle musical. La salle est petite, la foule est grande ; on se presse, on s'étouffe ; pour respirer on ouvre les fenêtres, et l'on patiente pour écouter. Le concert commence, et le silence se fait. Au même instant, passe un gros chien qui hurle et un autre plus petit qui aboie en glapissant ; un sourire d'impatience circule dans l'assemblée, et moi, tout le premier, je reprête attentivement l'oreille. Survient un chat qui miaule ; le chanteur, quand

c'est un chanteur, redouble d'efforts et de talent, quand passe un gamin qui siffle; plus loin, c'est un enfant qui pleure. Et observez donc des nuances, appréciez donc les demi-teintes avec ce fracas! L'orchestre, dans toute son explosion, ne saurait dominer une charrette énorme qui cahote et qui crie; mieux vaudrait chanter dans la rue.

Eh bien! malgré tous ces obstacles, et certes! je n'en connais pas de plus grands, les amateurs ne font jamais défaut aux séances très intéressantes du Cercle musical. Le zèle des sociétaires est à toute épreuve, et je ne saurais assez louer les résultats qu'ils ont obtenus. Je fais, moi le millième peut-être, les vœux les plus sincères pour que la position du Cercle musical s'améliore matériellement, pour qu'il soit logé comme la musique doit l'être; et ce que je puis bien assurer, c'est que *l'Artiste en Province* est dévoué corps et âme aux intérêts d'une si bonne cause qui tient à la question si importante des progrès de la musique à Lyon.

Ce sixième concert était le dernier de la saison; il a été le meilleur de tous, et je regrette infiniment de ne pouvoir en détailler toutes les parties. Je n'ai que peu de place à lui consacrer.

Le programme était excellent, et il a été scrupuleusement observé. Méhul, Weber, Donizetti, Meyerbeer, Bériot, Boieldieu, Halévy, avaient fourni de l'excellente musique qui a été exécutée d'une manière très satisfaisante. L'ouverture de *Joseph* ouvrait la marche: puis sont venus: Un trio de *Joseph*, dans lequel M. Renard, le chanteur, amateur par excellence, et qui serait un artiste très méritant, a une phrase d'une grande suavité qu'il dit fort bien.—Un concerto de piano, exécuté par Mad. Montgolfier, et dont les parties d'orchestre marquaient bien détaillées et nuancées: délicieuse musique! pour le dire en passant.—Le duo de *Lucia di Lammermoor*, au 4^e acte, par M. F. et M^{me} K....on. Cette jeune personne a de la voix, et M. F. pousse avec bonheur les notes de force, témoin le *si bémol* qui termine le duo, et qui est sorti avec éclat. Singulière école que celle d'aujourd'hui! on travaille les notes exceptionnelles, et l'on néglige la voix du médium avec laquelle, au bout du compte, il faut chanter. Je n'en fais pas un reproche à M. F., qui ne fait qu'imiter, après tout, de fort bons artistes qui mettent tous les jours ce système en pratique. Je poursuis: — L'ouverture de *Preciosa* de Weber, si remplie d'originalité.—Le duo de *l'honnête homme* de *Robert-le-Diable*, qui a été dit très sagement: la basse a des notes graves très sonores; le ténor, M. M., a de la justesse et de la correction.—Un air italien qui n'était pas autre chose que la romance de *Robert: Va, dit-elle, mon enfant*, traduite en italien et chantée par M^{me} K....on.—Un concerto de violon, exécuté par M. Baumann, d'une manière presque mathématique, si je puis m'exprimer ainsi.—Le trio de la *Fête au village voisin: O ma tendre musette!* Ce trio a fait beaucoup d'effet, et il le méritait sous tous les rapports. M. Renard, le gros Thomas, M. M., M. Guillaume et la partie du comique ont enlevé comme à la scène, ni plus ni moins, une des plus spirituelles et des plus suaves, comme des plus pittoresques inspirations de Boieldieu. Le tout s'est terminé par le beau chœur de la peste de *Guido et Ginevra*, dans lequel on a eu le bon esprit de rétablir tout le solo qu'on a si singulièrement coupé au théâtre, chœur dit par MM. les amateurs avec ensemble et précision.

Je dis que de la musique pareille, exécutée aussi bien par ces messieurs et ces dames, sociétaires du Cercle, avec amour et souvent avec talent, doit hâter considérablement à Lyon les progrès de l'intelligence pour tous de l'art musical. Je dis que le Cercle rendra des services réels, et je le crois en bonne voie.



CAUSERIES.

 L'est un auteur aimé entre tous par les femmes, c'est Balzac, qui a su pénétrer jusque dans les replis les plus cachés de leur cœur, et leur expliquer les moindres battements de leur organisation aimante, dont elles-mêmes souvent ont peine à se rendre compte. Les pleurs les plus secrets, les ardeurs refoulées le plus profondément au dedans de l'âme, les mélancolies les plus voilées, il est remonté à leur source première et en analysé, avec une rare sagacité, les nuances les plus fines, les éléments les plus délicats. — Rien n'échappe à son observation.

Vous, par exemple, Madame, qui, dans le monde, cherchez à vous composer une physionomie froide et indifférente, et qui allez jusqu'à faire parade d'un scepticisme extrême pour tout ce qui touche aux affections du cœur, vainement vous cherchez à en imposer à l'auteur de la *Physiologie du mariage*. — Il arrivera un moment où le feu de votre âme viendra, comme malgré vous, avec la rapidité de l'éclair, illuminer votre regard, alors que vous verrez entrer dans un salon telle ou telle personne; — où votre poitrine battra plus violement à un seul mot jeté par hasard dans la conversation; — où un léger incarnat colorera vos joues, au bruit d'un tilbury entrant brusquement dans la cour de l'hôtel: — et alors, soyez sûre que ces légers indices d'émotion, quelque adresse que vous mettiez à les dérober aux yeux de tous, auront été autant de traits de lumière pour lui, et qu'il vous dira, avant peu, les heures que vous donnez à l'amour, pourquoi vous préferez le séjour de la ville à celui de la campagne, quels motifs vous font préférer ardemment les eaux de Bade, qui sont contraires à votre santé, aux bains de mer, que votre médecin vous a conseillés. — Que sais-je? il ira jusqu'à vous dire pourquoi vous êtes parfois tour à tour mélancolique jusqu'aux larmes ou joyeuse jusqu'à l'enfantine. — Oui, certes, c'est un rude *chercheur* que Balzac, et qui a expliqué, en philosophe et en poète, la plupart de ces mille souffrances morales et cachées qui dévorent certaines femmes jetées violemment au milieu des joies et des passions de notre société incrédule et égoïste.

Le dernier ouvrage de M. de Balzac, *Le Curé de village*, est une touchante et terrible histoire. — Peindre le *repentir* au point de vue catholique, tel a été le but de l'auteur. — Il y a là surtout un caractère de femme plein de charme et d'une poésie sublime; c'est *Véronique*, âme faite toute de dévouement et de tendresse, et qui expie une faute terrible d'un instant par douze années de larmes et d'horribles souffrances, qu'elle parvient à cacher à tous les yeux, avec un courage des plus stoïques, jusqu'à l'instant de sa mort. — Cette dernière partie est d'un intérêt puissant, et rappelle, pour le coloris et l'analyse profonde des passions humaines, la mort sublime de Clarisse Harlowe, de Richardson.

Nous ne saurons donc trop vous signaler ce livre, à vous, Mesdames, à qui l'éte va faire d'heureux loisirs sous les fraîches allées ombragées de vos parcs. — Entr'autres chapitres pleins de riantes descriptions et de piquantes analyses du cœur humain, nous vous recommandons surtout celui où se trouve une recette infaillible pour rendre les femmes jolies, et leur donner ce charme indicible qui fait d'elles une suave et vivante poésie.

— Voltaire dit au commencement de son *Essai sur les mœurs et l'esprit des nations*: L'histoire n'est autre chose que nos actions de chaque jour. — Nous faisons donc plus ou moins de l'histoire, sans trop nous en douter. — Mais, à la manière dont les faits les plus simples de notre époque sont reproduits par la presse, ce sera, pour l'historien futur, une tâche rude, pour ne pas dire impossible, que de déneler la vérité vraie et probable au milieu de cet amas d'erreurs, qui va se grossissant d'une façon fantastique.

Voici quelques faits à l'appui, qui se passent sous nos yeux, dans notre ville, et sur lesquels cependant nous ne sommes guère éclairés, grâce aux nombreuses contradictions des historiens eux-mêmes.

Un journal de la localité, par exemple, annonce dernièrement que le professeur de zoologie ayant placé un œuf de crocodile dans une température convenable, on a vu avec surprise un de ces animaux, si privilégiés des Egyptiens, sortir tout-à-coup frais et dispos de cet œuf. — On espère le conserver vivant, et une allocation de fonds a été faite par l'Académie des sciences pour l'entretien du susdit animal. — *Nota:* — Cet œuf de crocodile date de la bataille des Pyramides. — Grand empressement des savants à se rendre sur les lieux pour examiner ce reptile-monstre insinulement posthume. — Mais, ô contre-temps fatal! ce reptile n'est bientôt plus qu'un lézard simplement égaré, et auquel la fantaisie a pris d'assister à une leçon de physiologie animale.

Que font les journaux en cette circonstance? — Loin de rectifier le fait, ils discutent la possibilité de l'existence du crocodile, et en termes si ambigus, qu'un inspecteur des monuments publics qui, lors du débat, se trouvait à Lyon, envoyé par le gouvernement, et n'ayant pas le loisir de vérifier ce phénomène, a emporté une note ainsi conçue au sujet de nos édifices: Etudié le Palais St-Pierre, vaste monument où la température de certaines salles est telle, qu'on y voit fréquemment éclore des œufs de crocodile.

— Voici un autre fait non moins important à vérifier. — Dans le compte-rendu d'une séance académique, un autre journal donne cette phrase: — On s'est vivement préoccupé des rapports sur les enfants trouvés qui ont été faits à l'Académie, — sans virgule après le mot *trouvés*. — Vives réclamations de la part des membres du docte corps, pour le rétablissement immédiat de ce simple signe de ponctuation, lequel ne va rien moins qu'à induire en erreur les historiens futurs qui pourraient traiter des mœurs lyonnaises au XIX^e siècle. — Mais la virgule est encore à venir, et l'Académie se trouve, par anticipation, aux yeux de la postérité, sous le poids d'une accusation grave, au point de vue d'une saine morale.

— Ces jours derniers une vive discussion s'est élevée entre le *Courrier* et le *Rhône*, au sujet d'une diligence assaillie au Mont-Cenis par une tourmente affreuse. — Le *Courrier* prétendait que les voyageurs, au nombre de neuf, avaient été gelés. — Le *Rhône*, au contraire, assurait qu'ils avaient seulement manqué d'être gelés. — Mais voici que trois des voyageurs, sur le point d'épouser de riches héritières, et craignant que ces bruits ne leur fussent défavorables, s'en vont réclamer auprès du *Courrier*, pour qu'il ait à annoncer au plus tôt que les voyageurs qu'il a gelés si prématûrement, se portent à merveille. — Nous savions bien, a répondu le *Rhône*, que ces voyageurs ne pouvaient avoir été gelés, vu que ce n'est point une *tourmente*, comme le prétend notre confrère, mais bien une *avalanche*, chose furieuse de son naturel, il est vrai, mais incapable de geler qui que ce soit. — Dissertations, de part et d'autre, sur les avalanches et les tourmentes. — Le dernier mot du *Courrier* est que, si les voyageurs ne sont pas gelés, ils auraient pu l'être. — Cette question, comme on le voit, rentre tout-à-fait dans celle du crocodile. — *To be or not to be*, comme dit Hamlet, être ou ne pas être, c'est là la question dans sa plus pure essence.

D'où il résulte que les historiens futurs devront être au moins des *Œdipes*, car les journalistes actuels leur taillent la besogne un peu à la manière du sphinx de l'antiquité.

— Nous disions dernièrement que, pour être membre du *Jockey's Club*, il n'était pas absolument indispensable de posséder un cheval quelconque; mais nous avions oublié de vous dire aussi qu'au besoin la possession d'un quart de cheval peut suffire, et qu'à ce titre on entre dans la classe des membres *fractionnaires*, c'est-à-dire, qui possèdent le tiers, le quart, voire même la huitième partie d'un cheval.

Donc ils s'étaient mis quatre pour faire venir de Londres la charmante *Eva*, qui a obtenu le prix de deux mille francs, décerné par la ville. — Ceci nous rappelle un peu le chameau de la *Caravane du Caire*, d'antique mémoire: — Il y avait deux figurants auxquels étaient dévolues les fonctions des jambes de devant; — deux autres étaient chargés de figurer celles de derrière. — Le *Jockey's Club* garde un profond silence sur les noms des propriétaires respectifs de chacune des quatre jambes fines et légères d'*Eva*, premier grand prix de la ville de Lyon.



Nous apprenons que les membres du Jury chargé d'examiner l'Orgue qui vient d'être placé dans l'ancienne cathédrale de Vienne, par la maison Callinet de Paris, ont refusé de signer l'acte de réception de cet instrument.

(*Rhône.*)



Les Théâtres de notre Enfance

PROMENADE AUX BROTTEAUX.



Il faut que je vous dise qu'il me revint l'autre soir dans l'esprit un de ces blonds rêves de l'enfance, si dorés, si riants, si enchantés, qu'ils réchauffent durant plusieurs jours et plusieurs nuits notre imagination d'écoliers, en poétisant à notre vue inexpérimentée cette froide vie, ce monde égoïste et faux où nous allons bientôt entrer, hélas! pauvres apprentis, qu'attendent tant de désenchantements, tant de désillusions.

Ce soir-là, — c'était un jeudi, je crois, — me sentant rajeunir tout d'un coup de quelque vingt ans, je me vis, comme autrefois, conduit par la main de mon grave précepteur, un Mentor adolescent...; et me dirigeant à ses côtés vers les Brotteaux si fleuris et si bruyants jadis...., vers mes chers Brotteaux, si épanouis et si animés dans ce temps-là...., et aujourd'hui si changés, si veufs du théâtre populaire qui me vit tant de fois partager le rire et la gaité expansifs de ma joyeuse et grosse *bonne*.

J'allais donc vous revoir, mes chers Brotteaux si ombragés et si radieux à cette époque, déjà bien éloignée, de folle et naïve joie; presque déserts et si attristés maintenant de la perte du grand acteur, votre richesse et votre gloire, muets depuis son absence qui sera éternelle, semblant encore plongés dans le deuil où vous jeta le départ du *Talma* de la pantomime et du mimodrame, de *Thomas*, enfin, ce grand comédien qui, lui aussi, n'eut point de rivaux et n'a pas eu de successeur!!!

Mais si je vous disais combien, en me dirigeant ainsi, distrait et préoccupé, après une longue absence, vers ces lieux témoins de mes premières émotions, de mes joies les plus vraies, combien je me sentis peu à peu profondément impressionné et comme accablé par un sentiment immaîtrisable de tristesse, à l'aspect si changé, à l'aspect régulier, bourgeois et citadin de ces sites si ombragés, de ces jardins tant aimés de mon enfance....

Oh! si je vous disais combien mon désenchantement fut grand...., que d'espérances et d'illusions je laissais tomber en chemin, déçues ou évanouies au milieu de ces larges et boueux boulevards emprisonnés à droite et à gauche par de hautes maisons, espèce de remparts opposés par la civilisation à la verdoyante nature....

En vérité, si je vous narrais mon désappointement et mon dépit, mon trouble et mon étonnement, vous refuseriez peut-être de me croire, et vous vous écrieriez sans doute :

« La peste soit des fâcheux et des humoristes!!..... »

Ecoutez donc, et vous me direz ensuite si j'eus raison en remontant par la pensée à ce bel âge déjà si loin de nous et qui m'apparaissait comme enveloppé dans la noire poussière des ans; si j'eus raison, encore une fois, de m'attrister et de regretter bien amèrement tous ces trésors précieux, ineffables et perdus sans retour, des joies chastes et pures de l'enfance !

Je m'approchai et je cherchai vainement le théâtre de *Thomas*, cet artiste si vrai, que *Débureau* lui-même eût proclamé un grand et incomparable acteur !

Vainement je le demandai aux passants, personne ne put me montrer seulement la place qu'il occupait !

Malheureux *Thomas*!! Malheureux Brotteaux !!

Hélas! le théâtre du grand comédien avait croulé; il s'était abîmé un beau jour sous le marteau destructeur et impitoyable de la civilisation.

Que voulez-vous! les trônes s'écroulent bien, eux aussi, au temps où nous sommes !

Le vaste enclos naguère si bien garni, si jonché de promeneurs et d'enfants, de gouvernantes et d'écoliers, de soldats et de pacifiques sapeurs....; cette enceinte, ces jardins si animés par tous les jeux que vous avez aimés avec moi, vieillards de mon âge, depuis l'escrpolette, le tir à l'arc, jusqu'à la course à la bague sur ces solides chevaux de bois qui ne bronchaient jamais....; l'enceinte ombragée et le sol même de cet *Eden* de nos premiers plaisirs, avaient disparu pour faire place à des bâtiments irréguliers, les uns gigantesques, les autres rasant le sol comme des nains....; pour faire place, hélas! à des cabarets borgnes, à de vineuses et sales guinguettes, se coudoyant sans façon comme frères et sœurs !

Et quelle fraternité, grands dieux!...

Bientôt, m'avancant toujours, je cherchai et longtemps en vain la modeste et fragile salle du Cirque-Olympique.

L'incendie avait depuis peu dévoré l'édifice de planches et de briques, tant bien que mal cimentées; sa lave brûlante avait jonché de ruines, de débris, et de hideux charbons, l'arène jadis si étincelante chaque soir d'été, et que son abandon, la mousse et l'herbe, qui poussaient tout à leur aise à l'entour, n'avaient pu même protéger contre le fléau dévastateur des grandes cités.

Du milieu de ce vaste monceau de ruines et de cendres, mon œil, un instant ébloui, crut voir s'élancer encore sur leurs rapides coursières les ombres gracieuses des *Ducrow*, des *Franconi*, des *Tournaire*, et celle surtout si poétique et si suave de *Kennebelle*, la fille de l'air, escortée des plus audacieux écuyers européens, y cherchant encore sur ses traces les applaudissements de la foule tour à tour effrayée et enthousiaste.

Puis tout-à-coup un vent impétueux s'étant élevé, m'enveloppa de la tête aux pieds d'un nuage épais de poussière, emportant avec lui cette fantastique apparition, qui disparut en tourbillonnant dans les airs.

Longtemps encore après je me frottai les yeux, croyant rêver, et me demandant à moi-même si c'était bien le lugubre génie de la destruction qui avait passé durant mon absence sur mes pittoresques et joyeux Brotteaux d'autrefois, si méconnaissables aujourd'hui.

Je portai plus loin mes pas, la tête encore remplie du souvenir de ces audacieux artistes..., et me rappelant la biographie spirituelle du *Débureau lyonnais*, je suivis nonchalamment cette longue allée, bordée d'arbres poudreux, jadis le rendez-vous des ouvriers endimanchés, des grisettes aux robes blanches fraîchement repassées, des bourgeois, des militaires, et des promeneurs de tout rang, venant à l'envi y chercher de la verdure et de l'air.

Et au lieu des équipages modestes et commodes, des demi-fortunes, des cabriolets, chars de côté et carrioles à volonté aux panneaux bariolés..., au lieu de la foule et du bruit d'autrefois, au lieu surtout de ces habiles et prudents écuyers qui, sur leurs pacifiques montures de louage, la sillonnaient dans tous les sens, je ne rencontrais que quelques rares passants, quelques tombereaux d'anier, et un ou deux de ces longs, disgracieux et pesants véhicules surnommés *Omnibus*, que je ne puis voir sans songer, en riant, à l'arche de *Noé*.

Je me trouvai à plusieurs reprises tout seul au beau milieu de cette large et grande route qui me semblait si triste, si silencieuse avec ses arbres sans feuilles, ses maisons rouges et inégales, avec ses enseignes de boulanger, de boucher, de cabaretier et de marchand de chandelles surtout.

Mensongères chandelles de bois peint! hélas! trop véritables symboles d'un siècle proclamé le siècle des lumières!...

N'est-ce pas bien vrai, ô Monsieur Ganneron!

« Mon enfant, n'y a-t-il pas quelque théâtre tout près de cet endroit? »

Demandai-je à une grosse et brune laitière, le visage un peu haut en couleurs, qui chevauchait assez peu gracieusement sur un beau mulet noir, à l'œil en dessous, à l'oreille fine et dressée, à la jambe fluette et sûre.

« Des théâtres ici, Monsieur? »

Me répondit d'un air stupide, malgré ses beaux yeux et son embon-point très rebondi, l'amazone des *Charpennes*.

« Des théâtres, mon beau Monsieur? vous voulez sans doute parler des forts?... On les aperçoit à quelques pas d'ici, sur la droite; ne voyez-vous pas là-bas? Oh! c'est à voir, Monsieur, savez-vous bien, et les étrangers de distinction n'y manquent jamais. »

Et en parlant ainsi elle donna un grand coup de fouet à sa monture qui se mit à trotter, tandis qu'en riant aux éclats elle me saluait de la main d'un air narquois, fredonnant de sa voix rauque je ne sais quel refrain populaire qui se terminait, je crois, par ce vers :

« Tu n'auras pas ma rose. »

« Maudite civilisation! » pensai-je.

« Voilà une bergère civilisée, qui ferait rougir à elle seule toutes celles de M. de Florian et de M^{me} Deshoulières, car je gage que ma laitière des *Charpennes* lit Paul de Koch et Ricard!! »

« O civilisation! »

Et j'allais retomber dans mes plus sombres rêveries, et revenir aussitôt sur mes pas, le désenchantement et la tristesse dans l'âme, lorsqu'il me sembla soudain, en proie une hallucination inexplicable, revoir devant moi la face barbouillée et grimaçante de *Thomas*, l'acteur de mon enfance.

Il me regardait fixement et de son air spirituellement hébété, riant sous ses grandes lunettes rouges...

Et me montrant, du bout de son archet, le *fortin* le plus rapproché, il chantait plus bruyamment que jamais, il chantait presque à mon oreille, de sa voix criarde et tant aimée :

« La belle Bourbonnaise
« Elle est mal à son aise! »

Antony Rénal.

(La suite à un prochain numéro.)

Le Rédacteur en chef, E. LAUGIER.

Les Bureaux de L'ARTISTE, rue de la Préfecture, 6, sont provisoires; à partir du 25 juin proch., l'Administ. centrale du Journal sera transportée rue de l'Arbre-Sec, 31.